

LES LIEUX QUE NOUS PORTONS

BEN ARPEA

10 juin - 18 juillet 2026
4 Rue du Prince Albert,
1050 Brussels



Les lieux sont les gardiens de notre mémoire. Ils sont les décors teintés de nos émotions, les témoins d'un pacte. Nous les traversons en y laissant notre trace en échange de leur souvenir, conservé en nous comme un refuge remodelé. La peinture de Ben Arpéa est le poème lumineux qui raconte en peu de mots ce besoin que nous exprimons de réinventer. Une nécessité de visiter à nouveau ces paysages qui, prenant une place intérieure, se sont transformés. L'artiste les résume d'une phrase, il s'agit « des lieux que nous n'habitons plus, des lieux qui continuent de nous habiter ».

Ces lieux magiques, imaginaires, parlent tout autant de l'oubli. Ce mécanisme compagnon du Temps, qui derrière son passage efface les détails, pour ne garder qu'un état brut, naïf. Irrémédiablement, le temps s'écoule et les lieux que nous avons connus finissent par disparaître, ne laissant pour demeure que leur empreinte en nous. C'est vers ce qui reste, l'essentiel, que l'artiste nous invite à plonger.

La peinture est une réécriture, et Ben Arpéa lui donne un langage secret. Sous l'apparence d'un propos simple, direct, se cache la complexité du récit. Sous des plans qui se superposent, l'artiste déploie par les formes et les couleurs, franches, l'élargissement du sens. Dès lors, « les paysages deviennent des signes ». De même que chaque surface s'imbrique, chaque œuvre est un fragment qui réveille un sentiment mystique, celui que nous partageons nos souvenirs. Ces paysages qui n'ont jamais existé, nous les connaissons tous. Les scènes, entre elles, communiquent, rebondissent en nous comme un écho. Naviguer au cœur de cette géographie intérieure poursuit notre lecture de la prose. Nous ne nous sentons plus seuls dans le vaste monde de l'être. L'œuvre de Ben Arpéa nous offre un moment d'apaisement, serein. Un sentiment d'éternité nous nimbe pour s'étendre dans les horizons ouverts. En silence, dans ces heures imprécises qu'incarne l'implacable soleil jaune, soleil rouge, rappelant l'Apocalypse arabe d'Etel Adnan, nous sommes ballotés dans les crépuscules perpétuels. Le disque de lumière, saisi sur le chemin de sa course, révèle notre désir. Son rougeoiement célèbre une vie reflétée dans l'eau bleue, les courbes des collines mauves, une bouteille de vin pourpre partagée à deux. Notre regard, suivant celui du peintre, traverse les fenêtres, guidé par les lignes des champs de lavande et les terrains de tennis vides. Tournées vers l'extérieur, ces contemplations muettes traduisent un dernier élan, nostalgique. Le flash d'un soubresaut, l'annonce d'une fin à venir, que les mots de Nicolas de Staël ravivent : « Avant de mourir le soleil jette, très vives sur le sol, les taches de lumière. »

Sachant que sous nos yeux tout passe, s'efface et se transforme, la peinture de Ben Arpéa exauce notre souhait que le temps s'arrête dans une nature immuable, idéalisée. Le visible donne matière à l'invisible. Le réel est nourriture du rêve. Traduire ces mondes sur la toile, c'est montrer que c'est en se réinventant que l'on parvient à se construire.

Texte de Eloïse Duguay